

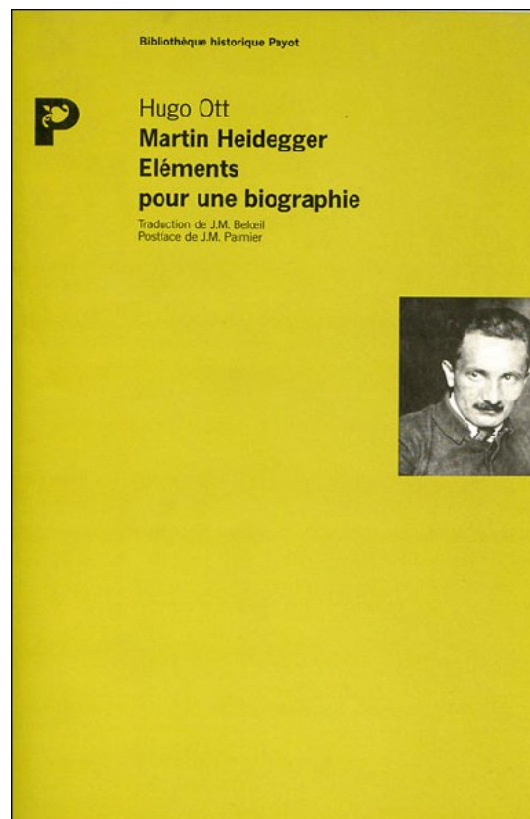
Hommage à Hugo Ott

par Thierry Feral

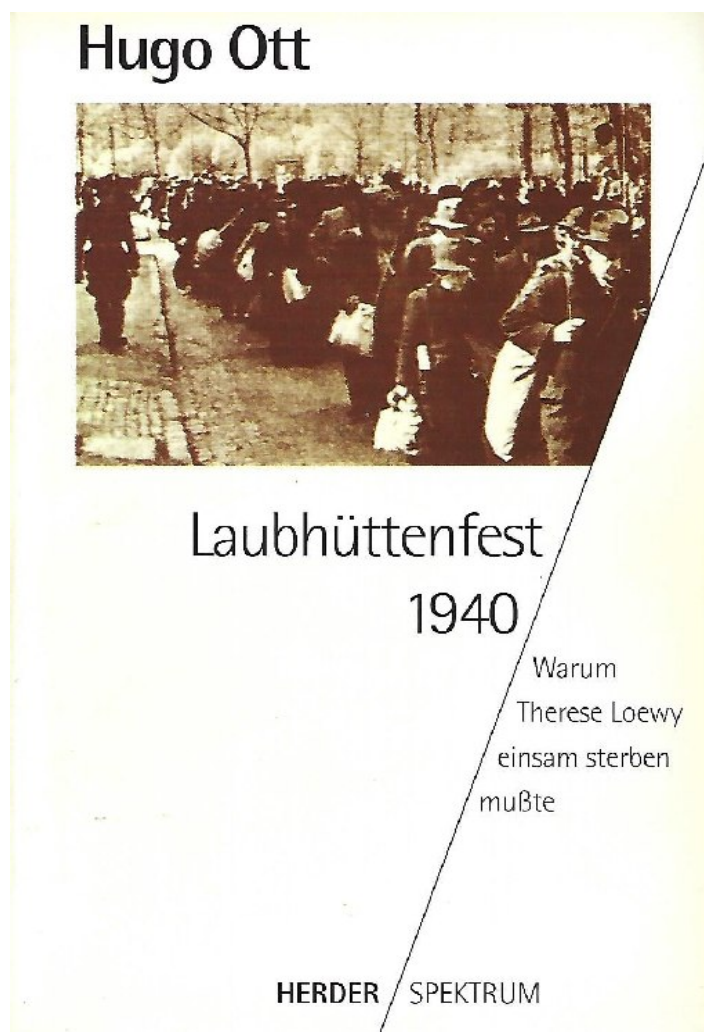
Né à Königshofen en Bade en août 1931, Hugo Ott est décédé le 22 janvier 2022 à son domicile de Merzhausen près de Fribourg-en-Brigau. Titulaire de la chaire d'histoire économique et sociale à l'université Albert-Ludwig de 1972 à 1997, ce catholique fervent mais étranger à tout sectarisme et d'un humanisme de haut vol, était aussi fortement engagé pour la mise en lumière des côtés sombres de l'histoire de la Haute Forêt-Noire. Il était du reste un membre éminent du groupe de recherche de l'université de Karlsruhe sur la résistance au troisième Reich dans le Sud-Ouest de l'Allemagne.

En 1980, il s'était lancé avec l'historien Heinz Hürten et le politologue Wolfgang Jäger dans une enquête sur la carrière du ministre-président CDU du Bade-Wurtemberg, Hans Filbinger. En effet, le 17 février 1978, dans l'hebdomadaire *Die Zeit* et suite à la publication de son livre *Un Amour en Allemagne*, l'écrivain Rolf Hochhuth avait accusé Filbinger d'avoir initié, en tant que juge militaire dans la marine durant la période nazie, plusieurs condamnations à mort de matelots soupçonnés d'une attitude contraire à « l'éthique nationale-socialiste ». L'affaire avait contraint Filbinger à démissionner six mois plus tard après un peu plus de onze années d'exercice du pouvoir. L'enquête Ott/Hürten/Jäger conclura à l'implication de Filbinger dans plus de 250 procédures disciplinaires et même à la signature de sa main de quatre condamnations à mort.

On se souviendra aussi de la splendide biographie que le professeur Ott a consacré en 1988 au philosophe de Fribourg/Todtnauberg, Martin Heidegger, et dont le lecteur français a pu bénéficier en 1990 dans une belle traduction chez Payot de Jean-Michel Beloeil, postfacée par le grand spécialiste des courants intellectuels de l'Allemagne des années vingt / trente, le regretté Jean-Michel Palmier.



En 1994 viendront aux éditions Herder de Fribourg les 124 pages de *Fête des Tabernacles – 1940*¹, un déchirant récit reposant sur un fait authentique : le suicide – le 22 octobre 1940, quelques minutes avant que la Gestapo ne vienne se saisir d'elle – de la veuve du mathématicien Alfred Loewy, destitué par les nazis de son poste à l'université de Fribourg en 1935 parce juif, et décédé dans la foulée. Ce jour-là, plus de cinq cents Israélites de Fribourg furent déportés vers les Pyrénées-Atlantiques², très précisément au camp de Gurs, et ce avec la complicité du gouvernement de Vichy. La plupart de ces malheureux qui survivront au transport et aux conditions de détention dans le camp³ seront ultérieurement gazés à Auschwitz. Et c'est avec stupeur que l'on découvrira au cours du récit – à la lumière de documents d'archives dûment référencés par Hugo Ott -- le rôle peu reluisant joué alors par Martin Heidegger et son épouse Elfride...



- 1 Appelée encore *Fête des cabanes* ou *Fête de Soukkot* ; troisième fête de l'année juive d'une durée de sept jours, elle commémore l'assistance divine reçue par les enfants d'Israël durant leur séjour de quarante ans dans le désert au temps de l'Exode.
- 2 Montée par le *Gauleiter* Robert Wagner, l'opération concernera l'ensemble du pays de Bade. Je tiens ici à signaler le remarquable travail *La déportation des juifs de Bade* effectué par la 1ère Abibac 2015-2016 du lycée Kastler de Guebwiller sous la direction de son professeur d'histoire, Pierre Unger (disponible sur Internet).
- 3 Voir Hanna Schramm et Barbara Vormeier, *Vivre à Gurs : un camp de concentration français 1940-1941*, Paris, Maspero, 1979.

Au moment où le récit commence, Thérèse Loewy est en train de mourir⁴. En fait, on ne la découvrira qu'indirectement, notamment à travers les évocations de sa logeuse, celle-ci et son mari étant des personnages prêts à tous les compromis pour peu qu'ils puissent en tirer profit : ils sont des monuments de lâcheté et de cynisme alors même que la *Shoah* se met en marche.

Extrait⁵

Aube du 22 octobre 1940 ; la sonnette de la porte d'entrée de la demeure Wiessler, 12 Katharinenstrasse, fit entendre son timbre strident. Au même instant, le premier tramway en provenance de la gare centrale traversait cahin-caha la Friedrichstrasse en direction du monument de la victoire érigé en souvenir de la guerre victorieuse de 1870-1871 contre la France. Madame Irmgard Wiessler, l'épouse du charcutier Hermann Wiessler fut brutalement arrachée à la confusion de son rêve. Elle enfila sa robe de chambre, ordonna à la va-vite ses cheveux en un semblant de chignon, enfila ses mules, et descendit en traînant les pieds du deuxième étage vers le porche ; avec beaucoup de prudence car seule une faible lumière éclairait les marches ; voilée de surcroît, du fait de la réglementation en vigueur en cas de raid aérien. Qui plus est, on risquait facilement de perdre l'équilibre sur le gros gravier qui jonchait le porche, du gravier en provenance des rives du Rhin ! Sous la porte se trouvait déjà les deux journaux auxquels le couple était abonné : *L'Alaman* et la *Gazette fribourgeoise*. Elle les ramassa.

Tout en manœuvrant le verrou, elle entendait le murmure étouffé de voix masculines. La solide porte s'ouvrit dans un grincement ; il serait grand temps qu'elle soit huilée ! Un faible faisceau lumineux émanant d'une lampe de poche la frappa en plein visage. À l'extérieur pointait une sombre journée d'automne ; météo à Fribourg en ce 22 octobre 1940 : grisaille, température autour de 8-9°C, des passages brumeux ; durant la journée, il y eut quelques embruns et l'on n'excéda pas les 12°C.

Il fallut d'abord que ses yeux révoltés s'accommodent au clair-obscur. Depuis le début de la guerre, il était interdit d'allumer les lampadaires dans les rues. Lors des nuits sans lune, les ténèbres étaient insondables. Mieux valait alors rester chez soi.

Pendant la nuit, les feuilles des châtaigniers qui bordaient la chaussée s'étaient amassées le long du trottoir, portées par le vent. Encore du travail en perspective car, en définitive, tout repose sur les épaules des propriétaires ; durant la semaine de balayage obligatoire, les chers locataires ont toujours une bonne raison pour se soustraire à cette corvée.

Détrempés par la brume, les drapeaux à croix gammée pendouillaient à leur

4 Sa tombe se trouve au cimetière juif de Fribourg, à gauche au fond de l'allée qui fait face à l'entrée. Celle de son mari se situe un peu plus loin, en se dirigeant tout droit vers le mur d'enceinte. En longeant ce mur pour retrouver la sortie, on découvre plusieurs sépultures de juifs morts à Gurs. Il est tout à l'honneur de la ville de Fribourg d'avoir adhéré durant l'automne 2002 au programme « trébucher sur la mémoire » lancé au niveau national par le sculpteur Gunter Demnig : il s'agit de plaques encastrées dans les trottoirs au pied des maisons où vécurent des juifs déportés et sur lesquelles butte le passant.

5 Cf. T. Feral, « Plaidoyer pour la littérature allemande », in *La Mémoire féconde*, Paris, L'Harmattan, 2003, pp. 99-106 ; texte légèrement amélioré.

mât ou s'étaient partiellement enroulés autour de leur hampe. Le rouge du tissu avait pris une couleur sinistre et fantomatique tirant sur le noir ; le blanc du cercle central faisait sale ; les serres noires du svastika – *le sceau de l'Antéchrist* – avaient un air outrageusement menaçant. L'Alsace était de retour dans le giron du Reich : ordre de pavoiser durant toute la semaine ! L'Alsace de nouveau allemande ! Le Rhin non plus fleuve frontière, mais fleuve allemand ! La division funeste et contre nature du pays alémanique avait cédé le pas à l'unité !

En cette année 1940 qui tirait sur sa fin, combien de fois n'avait-elle pas dû glisser la hampe du drapeau dans le support sur la façade : pour les nombreuses célébrations qui avaient ponctué chaque victoire durant la campagne de France ; sur plusieurs journées lors de la chute de Paris ; sans compter les fêtes nationales : 20 avril, anniversaire du Führer ; 1er mai, fête des travailleurs allemands. La ville était alors engloutie dans une mer de drapeaux ; par grand soleil un spectacle grisant, exaltant ; une vision particulièrement fascinante lorsqu'on grimpeait au Schlossberg et contemplait du sommet l'enchevêtrement des maisons. La bannière de l'Église catholique, blanche et or – les couleurs pontificales –, avait été reléguée au grenier. Elle ne la sortait plus – passablement empoussiérée – qu'à l'occasion de la Fête-Dieu. Tout de même : à Fribourg, la cité épiscopale, on se devait de faire encore preuve d'un soupçon de ferveur religieuse.

[...]

De la boulangerie du coin de la rue s'exhalaient les effluves de la première fournée. Toujours matinal, notre boulanger Adler ! Un solide petit-déjeuner ensoleillerait cette morne matinée d'octobre ! Une chance qu'elle ait pu récemment échanger avec des parents de la vallée de l'Elz de la bonne saucisse et quelques livres de rôti bien tendre contre un beau morceau de beurre fermier et un seau de miel, du miel de sapin de la Forêt-Noire ! Quel intérêt sinon d'être propriétaire d'une charcuterie bien tenue ? La charcuterie Wiessler était réputée pour ses produits de première qualité ; pourquoi les gens comme nous seraient-ils tenus d'en passer par les tickets de rationnement ? Malgré le renforcement des contrôles, il y avait toujours moyen de s'arranger !

D'autant que, après la victoire éclair sur la France, tout cela allait être terminé. Quand on pense que, en 14, les Français n'avaient pas reculé d'un pouce : tranchées, chevaux de frise, casemates ; une interminable guerre de position ! Sur le front des Vosges, chaque centimètre était l'objet de combats acharnés ! À chaque bataille, du matériel toujours plus perfectionné ! Utilisation de phosgène, ce gaz qui brûlait la peau et les poumons ! Orages d'acier : le combat comme expérience intime⁶.

Et voilà que cette fois la Grande Nation avait vu ses armées rodées à la victoire défaits en quelques semaines : deux millions de prisonniers, la plupart sans aucune résistance ! Une course contre la montre pour qui

⁶ Allusion de Hugo Ott aux ouvrages de Ernst Jünger (1895-1998) *In Stahlgewittern* (1920) et *Der Kampf als inneres Erlebnis* (1922) ; sur cet auteur, voir notamment Jean-Michel Palmier, *Ernst Jünger*, Paris, Hachette, 1995.

voulait à tout prix combattre : « Peut-on encore espérer aller au feu ? » L'armée allemande volait de succès en succès. À Dunkerque, le contingent anglais avait été refoulé de l'autre côté de la Manche. Et pour saluer chaque victoire, les cloches des églises de Fribourg carillonnaient à tout rompre : Calais ; chute de la ligne Maginot ; reddition de Paris, la capitale ! Un triomphe ! On avait de nouveau la possibilité d'aller en excursion sur les flancs crevassés du Grand Ballon d'Alsace. En novembre, les vétérans de Fribourg se rendraient en pèlerinage à Verdun. Verdun ! Fort Douaumont ! Langemarck, avec le sacrifice héroïque des régiments étudiants ; bien décidée à vaincre, la rage au cœur, la jeunesse allemande était montée à l'assaut en chantant l'hymne national ! Ce chant de défi, alors que se déchaînait la tempête, est entré dans la légende : c'était le 11 novembre 1914 ! Ils étaient enfin vengés, nos jeunes volontaires ! Définitive-ment effacée, l'humiliation de Versailles ! L'Aigle allemand traîné dans la boue avait repris son essor ! Quelles superbes et grandioses photographies que celles du Führer au milieu de ses généraux dans le wagon de Compiègne !

Les deux hommes arboraient une mine renfrognée ; des inconnus venus d'ailleurs ; pas des Fribourgeois : « C'est bien ici que loge la veuve Thérèse Sarah Loewy, née Neuburger, la Juive Sarah Loewy ? »⁷ La question exigeait une réponse et l'insigne de la Gestapo lui conférait un poids certain. Que d'ennuis depuis que – cela faisait environ deux ans – Madame Loewy, l'épouse du Professeur Loewy, avait emménagé comme locataire dans l'appartement non meublé. Et maintenant, voilà que débarquait la Gestapo en chair et en os ! Jamais encore Irmgard n'avait eu affaire à ses agents ! Évidemment la Loewy payait rubis sur l'ongle ; elle jouissait d'une bonne pension ; veuve de professeur d'Université : au bas mot soixante-dix Reichsmarks par mois ; et ça se voyait ! De plus, elle avait du bien ; les meubles qu'elle avait ramenés de son appartement cosu de la Poststrasse témoignaient d'une incontestable opulence ! Allez donc savoir pourquoi elle avait quitté cet appartement princier, magnifiquement situé près du parc Colombi ? Possible qu'elle ait été déroutée par les événements et ait souhaité se soustraire au voisinage immédiat de la synagogue détruite⁸ ; n'avait-elle pas un jour raconté qu'elle ne supportait plus la vue de ce terrain rasé et que probablement le propriétaire juif de son immeuble ne tarderait plus à quitter le pays ? La bâtisse deviendrait alors la propriété d'Aryens et les Juifs en seraient expulsés ; c'est pourquoi elle avait préféré prendre les devants et se trouver un logement plus petit ; avec l'âge, on devient moins exigeant, on sait se contenter de peu.

Le piano à queue, un Blüthner s'il vous plaît, avait pour sûr de la valeur. Elle avait tenu à la prendre avec elle. Quel travail de titan pour le hisser à

7 À partir du 17 août 1938, les nazis obligèrent toutes les personnes juives de sexe féminin à adjoindre le prénom « Sarah » à leur prénom d'usage afin qu'elles soient immédiatement repérables (« Israël » pour les hommes).

8 La synagogue était située juste à côté de l'Université (aujourd'hui « Place de la Synagogue » avec une plaque et un monument commémoratifs) ; elle avait été pillée et incendiée lors de la « Nuit de Cristal » (9-10 novembre 1938).

l'étage ! Et puis l'accordeur qui y avait passé toute une journée ! En tout cas, l'épouse du Professeur jouait à merveille ; elle avait une bibliothèque spéciale pour ranger ses montagnes de partitions.

Vu qu'elle ne disposait plus que d'un trois pièces, la majeure partie de son mobilier était en garde-meuble. Précédemment, elle avait occupé un six pièces comme il sied à un professeur d'Université.

Les voisins et connaissances des Wiessler ne se privaient pas de leur casser du sucre sur le dos ; tout récemment, la Seufert, cette vieille commère qui habitait au 14, avait déblatéré de façon bien audible avec l'Albiez, sa voisine d'en face, qui logeait au 11 : quelle impudence d'imposer la présence d'une Juive à la Katharinenstrasse alors que plus aucun youpin n'y résidait ! Quelle honte pour une rue libérée de la présence des youtres ! Mais l'argent n'a pas d'odeur ; celui des Juifs pas plus que celui des Aryens ! Évidemment le Parti – le bureau de section se trouvait pour ainsi dire au coin de la rue – avait à plusieurs reprises clairement signifié à Hermann Wiessler – en toute amitié mais sans détour – que louer à une Juive pourrait s'avérer incompatible avec la poursuite de ses livraisons fort lucratives aux cantines publiques ; il s'agissait là d'une question de correction à l'égard des vrais Allemands ! Certes il n'avait pas jusque-là été incorporé parce qu'on avait jugé qu'il était plus utile à son poste civil, mais rien ne garantissait que cette situation dure éternellement ! Du reste, peut-être souhaitait-il aller combattre pour la patrie ?

C'était en 1937, lors de la grande vague d'adhésion, que Hermann avait fini par prendre sa carte au Parti : même si l'on restait de bons catholiques et fréquentait tous les dimanches et jours fériés la grand-messe à l'église Saint-Martin, cela n'excluait pas que l'on sache s'adapter et que l'on fasse quelques concessions.

Pour conclure cette brève évocation, il convient de rappeler la gentillesse et la serviabilité du professeur Ott. L'ayant personnellement sollicité à plusieurs reprises sur des points de recherche délicats, il fit à mon égard toujours preuve d'une grande réactivité et d'une extrême bienveillance. Modèle de simplicité et de chaleur humaine, il en allait ainsi avec tous ceux qui s'adressaient à lui ou mieux encore eurent la chance de le côtoyer.

